L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 15 JUIN 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
SAMEDI, 15 JMIN 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Les projets des partisans de l'argent.

Enfin, les partisans de la frappe illimitée ont jeté le masque. Ils ne reculeront devant rien pour obtenir ce qu'ils veulent. Ils ont à leur tête un politicien ambitieux, qui veut devenir quelque chose, et nous ne serions pas étonnés qu'il pût, un de ces jours, atteindre son but. L'idée actuellement mise en avant, c'est d'en finir avec les deux grands partis, démocrate et républicain qui, aux yeux des bi métalistes, sont devenus vieux jeu et ne sont plus à la hauteur de la situation. Il n'y a plus, à l'heure qu'il est, qu'une question à résoudre, celle de l'argent; le reste ne vaut pas la peine que l'on s'en occupe.

Cette tentative de briser, de dissoudre les anciens partis et de les fondre en un seul, dit Parti national ou de l'argent est hardie; elle ne nous étonne pas. Nous en verrons bien d'autres, d'ici à quelques mois. N'avons-nous pas déjà entendu, il y a de cela un an à peu près, jeter le cri de sécession, à ce même propos. Ce cri n'a pas eu d'écho; il ne pouvait en avoir; à force d'audace cela frisait la folie.

Il n'en sera pas de même du cri : A bas les anciens partis! Il a été étouffé dans la Convention de Memphis; mais ceux qui l'ont poussé, ne se tiennent pas pour battus; ils reviendront certainement à la charge; ils ne reculent devant aucune extrémité pour arriver à leurs fins.

Qu'on le sache bien. Il n'y a, au fond de tout ce remue-ménage qu'une question de mines à exploiter et des produits desquelles on voudrait encombrer tous les marchés du monde. Les hommes de l'ouest se plaignent de ce que l'Europe se refuse à accepter leur métal blanc sur le même pied que l'or. Comment ne voient-ils pas que ce sont leurs visées avides et ambitieuses qui ont forcé les nations d'outre-Atlantique à prendre des précautions pour se préserver de cet envahissement?

Quant à rétablir aux Etats-Unis le frappage illimité de l'argent, à le mettre sur le pied d'une parfaite égalité avec l'or, sans s'entendre au préalable avec les autres nations mercantiles, et s'il le faut, contre leur volonté; c'est là une folie dangereuse dont nous ne croyons pas le peuple américain capable. Heureusement, il se passera encore de longs mois avant les prochaines élections. D'ici là, le sang-froid reviendra au peuple américain.

ENCORE UNE STATUE!

Un groupe d'admirateurs avait eu l'idée d'ouvrir une souscription pour élever une statue à Alexis de Tocqueville. La famille de l'illustre écrivain vient, à cette occasion, de faire passer une note dans plusieurs journaux pour déclarer que "cette souscription ne lui semble pas présenter en ce moment les garanties de succès suffisantes et qu'elle s'en désintéresse complètement." Si anormale que paraisse, à première vue, une démarche de ce genre, on est malheureusement bien forcé de reconnaître qu'elle est parfaitement sage et que la famille de Tocqueville, en agissant comme elle le fait, entend mieux que les souscripteurs, bien intentionnés mais imprudents, les intérêts d'une mémoire qui lui est chère. L'auteur de *la Démocratie en Amérique*, cette œuvre dont Royer-Collard avait pu dire que "depuis Montesquieu on n'avait rien vu de pareil," fut un penseur trop élevé et trop sincère pour voir jamais son nom bénéficier d'une popularité tapageuse. L'imagination des foules, qui s'échauffe volontiers pour les politiciens du plus bas étage, reste assez indifférente devant les grands esprits qui ne l'ont jamais sollicitée que par des moyens de bon aloi. A l'heure actuelle, l'idée d'élever une statue à Alexis de Tocqueville risquerait fort d'aboutir à un échec; le fait n'est peut-être pas à la gloire de nos contemporains; mais *il est*; et dans de telles conditions, on se voit bien forcé d'approuver le souci très respectable de ne point faire courir à un écrivain qui n'a pas besoin de cet hommage les hasards d'une aventure aussi incertaine.

Le paiement de la prime menacé d'injonction.

Pauvres planteurs sucriers! il est dit qu'on ne leur laissera jamais une minute de repos, de sécurité. Le Congrès les avait, par un acte arbitraire, par une loi d'un caractère rétroactif, frustrés de l'indemnité à laquelle ils avaient pleinement droit. Le Trésor qui avait la main forcée, se déclarait impuissant à leur payer ce qu'il avouait lui-même leur devoir. Après en avoir appelé aux tribunaux, on s'adresse au Congrès qui reconnait franchement avoir commis une injustice et, rétablissant la prime qui était légitimement due pour l'an 1894, il enlève à la loi votée son odieux caractère de rétroactivité. Les planteurs commencent à respirer un peu, ils se sentent à peu près sûrs de recevoir leur argent et de pouvoir payer les dettes contractées sur la foi précisément de cette indemnité.

Tous se mettent à l'œuvre et se donnent la peine de remplir, à leurs frais, s'il vous plaît, les formalités nécessaires pour pouvoir, au moment voulu et sans retard, toucher le malheureux cent la livre—une véritable aumône—qu'ils attendent comme le messie qui doit les sauver.

Au Trésor également, on se met à la besogne pour venir au plus vite à leur secours. Tout est arrangé, réglé; il n'y a plus, pour ainsi dire que les chèques à signer et à leur expédier, au jour dit; et voilà que, tout à coup, au dernier moment, il leur tombe sur la tête, on ne sait d'où ni pourquoi, une injonction qui interdit ce paiement. L'injonction n'est pas encore lancée; mais elle le sera, juste au moment où doit commencer le paiement.

Il y a là véritablement de quoi désespérer et exaspérer ces braves gens qui méritent un meilleur sort, et dont il est odieux de se jouer ainsi. Franchement, veut-on les ruiner? ou bien, sachant qu'ils ont besoin de leur argent, essaie-t-on, en faisant opposition, au paiement, en le retardant, de les forcer à vendre leurs réclamations à vil prix? C'est ce qui est difficile de s'expliquer.

On ne donne pas jusqu'ici les noms des auteurs de l'injonction, Espérons, toutefois, qu'ils ne réussissent pas dans leur odieuse tentative. Mais la guerre que l'on fait à ces honnêtes producteurs est vraiment cruelle. N'y a-t-il donc pas moyen de mettre un terme à un état de choses aussi intolérable? Il ne devrait pas être ainsi permis au premier venu de mettre l'embargo sur toute une industrie, sous le premier prétexte venu.

UN VOYAGE AU POLE NORD.

De tout temps, les explorateurs ont été hantés par l'idée de visiter le pôle et les régions arctiques; il y a là l'attrait de l'inconnu qui exerce sur l'homme un empire irrésistible; depuis que la direction des ballons a été découverte dans une certaine mesure, il était naturel que des esprits inventifs fussent tentés de mettre en œuvre ce nouveau moyen d'exploration, plus pratique, en somme, qu'un navire dont les glaces peuvent, à chaque minute, arrêter l'essor.

Un projet de ce genre vient d'être présenté à l'Académie par M. Andrée. Les conditions à réaliser par le véhicule aérien sont :

1. Que le ballon aura une force ascensionnelle capable de porter trois personnes, tous les instruments des observations, des vivres pour quatre mois et le lest, le tout évalué à un poids d'environ 3,000 kilogrammes; 2. que le ballon offrira une imperméabilité suffisante pour rester trente jours en l'air; 3. que son remplissage devra pouvoir s'effectuer dans les régions polaires; 4. enfin que le ballon sera dirigeable dans une certaine mesure.

Le but principal de l'expédition serait l'exploration géographique de la région polaire arctique dans la plus grande mesure possible.

Son départ aurait lieu au mois de juillet 1896; il s'effectuerait d'une des îles norvégiennes situées vers la pointe nord-ouest du Spitzberg, dans laquelle serait construit le hangar où le remplissage serait effectué.

Reste à savoir si le ballon aura une imperméabilité suffisante pour rester trente jours en l'air sans déperdition de gaz. Ce qui est douteux!

Paul Bourget à l'Académie.

Une dépêche nous apprend que Paul Bourget a été reçu hier à l'Académie française, et qu'à la réception se trouvaient nombre de dames du grand monde, Mme Faure, femme du Président de la République, entr'autres.

Paul Bourget est poète et romancier; il est né à Amiens le 2 septembre 1852. Il fit ses études au lycée de cette ville et au collège Sainte-Barbe de Paris, où un deuxième prix d'honneur de rhétorique au concours général de 1870 lui fut décerné.

Reçu licencié ès-lettres en 1872, après un brillant examen, il suivit encore pendant un an les cours de l'École des hautes études. Cependant, intimement lié avec Richepin, Bouchor et quelques autres jeunes littérateurs, il s'initia, dans cette société, aux idées et aux sentiments de la nouvelle école et prit un goût de plus en plus prononcé pour la carrière littéraire à laquelle il allait se consacrer exclusivement.

Collaborateur, depuis 1872, du journal *la Renaissance*, il fit accepter l'année suivante à la *Revue des Deux Mondes* un article sur le *Roman réaliste et le roman piétiste*.

En 1874, il débuta par un premier volume de poésies : *la Vie inquiète*, où se remarquent déjà les tendances psychologiques, graves et plus ou moins pessimistes, qui se développeront dans ses ouvrages qui vont suivre. Ce début fut suivi d'un poème *Edel* et d'un second recueil de vers, *les Aveux*.

Il délaissa alors la poésie pour le roman, où il apporta l'impressionnabilité délicate d'une âme qui veut garder jusque dans la sensualité le sentiment poétique, et se montra, comme il le dit lui-même, "maniaque de psychologie et amoureux passionné de l'analyse." Il se livrait en même temps à des études plus libres de métaphysique sentimentale et à des essais de critique littéraire sur des écrivains qui, comme Stendhal, lui avaient servi de modèles.

Bourget dans l'un et l'autre de ces deux genres est devenu un des prosateurs les plus goûtés. En 1886, le 14 juillet, il fut décoré de la Légion d'honneur.

Parmi ses ouvrages les plus lus, citons : *Essais de Psychologie, Portraits d'écrivains, Pastels, Physiologie de l'amour moderne, Sensations d'Italie, L'Irréparable, Cruelle énigme, Un crime d'amour, Mensonges, La Terre Promise, Cosmopolis, La République des lettres*.

Dans quelques jours, les feuilles parisiennes nous apporteront des détails sur cette séance de l'Académie française, et nous pourrons offrir à nos lecteurs un fin régal, en leur mettant sous les yeux quelques passages des deux discours prononcés, l'un par le récipiendaire, l'autre par le comte Melchior de Vogüé.

Correspondance de l'Abeille.

Monsieur l'Editeur,

Ces jours derniers, comme tous les ans d'ailleurs, nous avons fait une grande tournée dans la paroisse Vermilion, et avons eu le plaisir de constater que l'apparence de toutes les récoltes y est des plus satisfaisantes.

A moins d'un ouragan ou d'un contretemps impossible à prévoir, les récoltes de riz et de maïs seront immenses. Malheureusement, par suite des singuliers agissements du dernier Congrès nous ne pouvons en dire autant des cannes. Il n'y a que fort peu de sannes, car les cultivateurs, découragés après en avoir perdu des quantités considérables, et ne croyant pas que dans les conditions actuelles de l'industrie sucrière, un prix, même faiblement rémunérateur puisse être obtenu, en ont presque entièrement abandonné la culture. Un certain nombre toutefois en cultivent quelques arpents, non pour les vendre aux raffineries, mais pour en faire du sucre brut et du sirop, surtout, pour la consommation locale.

La récolte de coton est aussi excessivement réduite, mais, par contre, on a planté beaucoup de fèves, de patates douces et d'autres végétaux devant servir à l'usage de la famille et à l'entretien des animaux. L'élève des bêtes à cornes autrefois la principale industrie de la paroisse et qu'à tort on avait à peu près abandonnée, revient en faveur; mais comme les conditions dans lesquelles elle se faisait jadis sont entièrement changées, il s'en suit qu'au lieu des nombreux troupeaux que l'on voyait autrefois, chaque habitant devra se borner à en élever un petit nombre de choix, ce qui n'en vaudra que mieux, et ce qui, après tout, reviendra au même car la population s'est décuplée. Somme toute, nous avons tout lieu de croire qu'avant peu, le mal que nous a fait le Congrès en paralysant l'industrie sucrière se changera en bien, parce qu'il obligera nos agriculteurs à en venir au vrai principe de la ferme."

Deux choses contribueraient beaucoup au développement de cette maxime fondamentale de l'agriculture : d'abord l'éducation mise à la portée de tous, puis la création de fermes-écoles, où nos jeunes gens pourraient se former à la vie agricole et y apprendre les principes élémentaires de l'agriculture, tels que les démontrent chaque jour les régions où la culture du sol n'est plus une routine, mais une science.

Agréez, etc.,

Vermilion, 14 juin 1895. O. H.

La Doyenne des Souverains.

On vient de célébrer, en Angleterre, le soixante-seizième anniversaire de la reine d'Angleterre.

Cette date correspond, à quelques jours près (juin 1837), avec l'anniversaire de sa prise de possession du trône.

Cinquante-huit ans de règne! Il faut remonter bien loin dans l'histoire pour trouver un paisible exercice du pouvoir aussi long!

Combien, sur le continent, la reine d'Angleterre, doyenne des souverains d'Europe, a-t-elle vu du fond de son palais de Windsor s'écrouler de dynasties! Pour la France seulement, elle en a vu deux s'effondrer, les d'Orléans et les Bonaparte. Que de ruines autour d'elle, que de modifications violentes dans tous les pays, cependant qu'elle arrivait en toute sécurité à la viellesse! Que de changements dans le monde depuis cette année 1837, qui semble si lointaine aujourd'hui, moins encore par le temps que par l'évolution qui s'est faite dans les idées générales!

Il y a longtemps déjà que sont entrés dans l'histoire les hommes politiques qui occupaient la scène aux débuts de son règne : lord Melbourne, lord Brougham, Robert Peel!

Elle a vu naître des nationalités nouvelles et d'autres s'évanouir, elle a vu remanier la carte d'Europe; elle a vu des souverains chassés de leur trône, n'être plus que des exilés, et d'autres périr de mort tragique; elle a vu, sans être jamais menacée elle-même, confiante dans le "loyalisme" anglais, presque tous les rois être successivement en conflit avec leur peuple.

Il y a peu d'exemples d'un règne politiquement aussi heureux. Si la fable antique du colosse aux pieds d'argile peut s'appliquer à l'Angleterre, si, dans la puissance britannique, les esprits c'air voyants relèvent aujourd'hui des éléments capables de la miner, la reine Victoria ne sera pas le témoin de cette diminution possible de l'influence de la vieille Albion.

***

Il est curieux, en ce moment, d'évoquer les débuts de ce très long règne qui, au régime de l'absolutisme de Guillaume IV, faisait succéder en Angleterre le régime constitutionnel dans l'acception complète du mot.

Guillaume IV ne laissait aucun héritier. La couronne devait passer régulièrement à la fille de son frère, le duc de Kent; c'était la princess Victoria. Elle avait dix-huit ans.

La mort du Roi avait été plus brusque qu'on ne pensait. La façon dont la princesse Victoria fut instruite de son avènement au trône est curieuse.

Guillaume IV était mort dans la nuit, à Windsor, après avoir, dit-on (ce qui ne manquerait pas de grandeur), mis à profit son dernier instant de lucidité pour signer la grâce d'un condamné à mort.

Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, le docteur Howley, l'archevêque de Canterbury et le grand chambellan, le marquis de Conyngham, se dirigèrent vers Kensington pour porter la nouvelle à l'héritière du trône d'Angleterre.

Il existe de cette scène une relation, pittoresque dans ses détails précis, faite naguère par miss Wynn.

Les trois envoyés n'arrivèrent à Kensington qu'à cinq heures du matin. Ils frappèrent longtemps ayant de pouvoir réveiller le concierge. On les fit ensuite attendre dans la cour, puis ils entrèrent dans une salle du rez-de-chaussée où on parut les oublier. Ils sonnèrent de nouveau et envoyèrent une suivante de la princesse l'avertir qu'ils demandaient audience pour une affaire de la plus haute importance.

Après une nouvelle attente, ils durent sonner une seconde fois et demander la cause de tant de retards. La suivante déclara que la princesse dormait d'un sommeil si profond qu'on ne pouvait se décider à la réveiller.

—Nous sommes venus vers la *Reine*, répondit le marquis de Conyngham, pour des affaires d'Etat qui doivent passer même avant son sommeil.

On se décida alors seulement à obéir.

***

La princesse Victoria arriva aussitôt vêtue seulement d'un long peignoir blanc et d'un châle jeté sur sur ses épaules, les cheveux flottants.

Elle apprit "avec un sang-froid étonnant" la nouvelle considérable qu'on lui apportait. Cette jeune fille de dix-huit ans n'eut pas une défaillance, ne donna pas un signe d'émotion, contrairement à ce qu'attendaient les messagers. Elle annonça qu'elle tiendrait un Conseil privé le même jour, à onze heures, après avoir prêté serment entre les mains du lord chancelier.

A l'heure dite, elle paraissait, en vêtements de deuil très simples, devant les Lords et accomplissait les formalités traditionnelles. Elle reçut ensuite le serment des membres du Conseil.

Un témoin et acteur de cette scène, lord Greville, l'a ainsi décrite : "Lorsque les deux vieillards, ses oncles, s'agenouillant devant elle, lui promirent fidélité et baisèrent sa main, je la vis rougir jusqu'aux yeux, comme si elle eût été frappée du contraste qui éclatait ainsi entre la loi civile et la loi naturelle. Ce fut la seule marque d'émotion qu'elle laissa échapper. Elle accueillit ses oncles avec beaucoup de grâce et d'affabilité, les embrassa l'un et l'autre, puis, se levant, s'avança vers le duc de Sussex qui était le plus éloigné et que ses infirmités empêchaient d'arriver jusqu'à elle. La multitude d'hommes qui se présentaient pour prêter serment parut d'abord la déconcerter un peu... Puis elle reprit un calme parfait. Elle resta ainsi jusqu'à la fin de la cérémonie, jetant quelquefois un regard à son premier Ministre pour lui demander conseil, lorsqu'elle avait quelque hésitation, ce qui, du reste, arriva rarement... Quoiqu'elle fût de petite taille et sans grande prétention à la beauté, ses manières pleines de grâce donnaient à sa personne un abord agréable..."

La princesse Victoria avait été, cependant, tenue à l'écart de la Cour, dans une retraite sévère, n'ayant que peu de familiers. C'est que, à la vérité, la Cour de Georges IV était, en effet, fort peu édifiante.

***

Le couronnement de la reine Victoria eut lieu l'année suivante.

Semble-t-on évoquer des souvenirs assez lointains! L'envoyé de la France était le maréchal Soult, arrivant avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire.

Il retrouvait là son ancien adversaire de Waterloo, le duc de Wellington, qu'il avait autrefois combattu en Espagne. Il reçut à Londres un accueil particulièrement chaleureux, qu'il racontait souvent avec satisfaction.

Soult! Wellington! et la souveraine qui recevait les compliments de ces hommes de guerre est encore sur le trône!

Mais ce qui est à rappeler aussi, c'est que la reine Victoria vit éclore, aux débuts de son règne, les plus grandes découvertes des temps modernes : le télégraphe électrique, la réalisation des grandes traversées par des navires à vapeur, le développement des chemins de fer, et ceci, également, reporte très loin!

Deux ans après son avènement, la Reine se mariait. On sait que son mariage, chose rare parmi les souverains, fut un mariage d'amour. Elle épousait son cousin, le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, plus jeune qu'elle de trois mois. Ce mariage fut annoncé à la Chambre des communes par Robert Peel : "Sa Majesté, dit-il, a la singulière bonne fortune de pouvoir satisfaire ses sentiments intimes tout en remplissant un devoir public."

On sait que le prince Albert, devenu "prince-consort", ne prenant aucune part au gouvernement, sut conserver toujours son attitude correcte, se bornant à être, comme il le disait, le secrétaire particulier de la Reine. Il mourut en 1861. La Reine, depuis, n'a pas quitté le deuil. Elle a écrit, dans son "Journal intime" qui a été publié (car, en ce temps-ci, il n'est guère de souverain qui n'ait pris la plume à un moment donné), de longues pages consacrées à l'expression de son affliction. Toute à ses souvenirs et sans redouter la monotonie pour le lecteur, elle a conté minutieusement toutes les excursions qu'elle fit avec lui en Ecosse.

***

Il n'est guère de souverain qui n'ait été l'objet d'attentats criminels.

La reine Victoria n'a pas échappé à cette fatalité. Du moins n'eut-elle affaire qu'à des fous et ne courut-elle pas de bien sérieux dangers. Par une rencontre vraiment singulière, ces attentats furent commis au même endroit, à Constitution-Hill, et dans des conditions presque identiques. Le premier de ces aliénés fit feu sur elle avec un mauvais pistolet qui éclata entre ses mains. Il s'appelait Oxford; on crut d'abord qu'il s'agissait d'un complot : il fut bientôt reconnu que c'était un acte isolé, commis par un malheureux qui n'avait pas sa raison. Les autres étaient aussi des déments, se servant seulement d'armes chargées seulement à poudre.....

Que de souvenirs elle peut évoquer, la vieille souveraine! Par une ironie du sort, Louis-Philippe et Napoléon III, auxquels elle vint rendre visite en France, et qui la reçurent avec éclat, cherchèrent un refuge en Angleterre, où ils moururent.

Il n'est sorte de péripéties dont elle n'ait eu le spectacle. N'a-t-elle pas, jadis, donné aussi asile à Guillaume Ier, le futur empereur d'Allemagne, alors que, Prince royal, il était chassé de Berlin par la Révolution! Elle a vu, dans des circonstances critiques, presque tous les représentants des familles royales.....Quelque étonnement philosophique, peut-être, doit lui venir parfois de la fortune singulière qui, en des temps si troublés, a permis à son long règne de se dérouler sans péril!

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

Les Chemins de Fer Sibériens.

Presse Associée.

New York, 14 join—Une dépêche spéciale de St Pétersbourg au *Herald* dit que sous bonne autorité il est permis de démentir le rapport de négociations avec la Chine pour une cession d'une bande de territoire dans la Mandchourie, afin de permettre à la Russie d'étendre son réseau de chemins de fer en Sibérie.

La Russie a donné à la Chine le conseil de construire ses propres lignes, de façon à les faire rejoindre la ligne de Sibérie.

Le monétaire au Chili.

Presse Associée.

New-York, 14 juin—Dépêche spéciale de Colon, Colombie, au *World*. Le Chili se prépare à frapper dix millions de dollars d'argent annuellement, et à émettre des pièces d'or de dix et vingt dollars.

L'argent ne sera pas reconnu comme monnaie légale au-dessus de cinquante dollars, mais la Monnaie échangera de l'or pour de l'argent.

Réception de M. Paul Bourget à l'Académie Française.

Presse Associée.

Paris, 14 juin—M. Paul Bourget a été reçu hier après-midi à l'Académie Française par M. le vicomte de Vogüé.

Beaucoup de dames du grand monde, y compris Mme Faure, femme du Président de la République, assistaient à la cérémonie.

Victoire des insurgés cubains.

Presse Associée.

Key West, Floride, 14 juin—Une dépêche reçue de Cuba dit que la bataille entre les troupes espagnoles et les insurgés, près de la ville de Moron, a eu pour résultat une victoire de ces derniers, qui se sont emparés de la ville.

Les pertes de chaque côté ont été insignifiantes.

De nouvelles informations établissent que les fonctionnaires du gouvernement exercent toujours une censure stricte sur les dépêches.

Débarqués à Cuba.

Presse Associée.

New York, 14 juin—Une dépêche spéciale de la Havane au *Herald* annonce que l'expédition commandée par le général Carlos Roloff, transportée par le George W. Childs, après avoir quitté furtivement les côtes de la Floride, a débarqué avec les armes et les munitions près d'Aguadores, dans la province de Santiago de Cuba.

La Chine avertie.

Presse Associée.

Victoria, Colombie Britannique, 14 juin—Des lettres de Shang Haï annoncent que les ministres Russie, Allemand et Français ont visité de concert de Tsong Li Yamen, le 23 mai dernier, et lui ont présenté la note suivante

"La démarche des trois puissances que nous représentons, en donnant au Japon l'avis de ne pas occuper d'une façon permanente la péninsule de Liao Tung, a été entièrement dictée par leur désir d'établir une paix durable en Orient, mais non pour défendre les intérêts de la Chine, ou à cause de leur sympathie pour elle. Le gouvernement chinois est, en conséquence, averti de ne pas se méprendre sur le but des trois puissances, et de ne pas compter sur elles, à l'avenir, pour le règlement des questions pendantes.

Onze mille hommes de renfort.

Presse Associée.

Tampa, Floride, 14 juin—Des avis de Cuba envoyés à Tampa annoncent que onze mille soldats espagnols débarqueront aujourd'hui à Neuvitas, sur la côte nord de l'île; c'est le second envoi de troupes fait à la métropole au général Martinez Campos.

LE ROI OSCAR
Et la Crise Ministérielle en Norwège.

Presse Associée.

Christiana, Norwège, 14 juin—Mr Sverdrup, le chef du parti modéré de la Norwège, à qui le roi Oscar a demandé de former un cabinet, a décliné la tâche.

Une élection intéressante.

Presse Associée.

Londres, 15 juin—Comme le faisait prévoir les dépêches de la Presse Associée, M. H.S. Naylor-Leland, qui a récemment résigné ses fonctions de membre du Parlement pour Colchester, a été choisi comme candidat dans la division sud du Lancashire, aux prochaines élections générales, en opposition à l'honorable George N. Curzon, le représentant actuel de ce district.

Les deux candidats appartiennent au parti conservateur, et ils ont également tous deux épousé des Américaines.

Le premier a épousé Mlle Jane Chamberlain, de l'Ohio; le second a épousé récemment à Washington Mlle Mary Leiter.

Mesdames Naylor-Leyland et Curzon, annonce-t-on, prendront une part active à la campagne électorale.

Proclamation du Comité Révolutionnaire de Cuba.

Presse Associée.

Tampa, Floride, 14 juin.—La proclamation suivante, traduite, vient d'être reçue de Cuba :

Au Peuple de Cuba.

Maximo Gomez commande deux mille hommes. Le marquis de Santa Lucia, au cri de "Cuba Libre," l'a rejoint avec quinze cents combattants.

Vingt des citoyens les plus éminents de Puerto Principe accompagnent le digne fils de Camagüey. Il n'y a plus d'espoir pour l'Espagne. Remidios a protégé le débarquement de Roloff et de ses deux cent quatre-vingts hommes; il apporte des munitions de guerre et 5,000 livres de dynamite. L'arrivée de Yero et de Serafin Sanchez est confirmée; ils apportent des explosifs.

Santa Spirite a déjà sept bandes armées. Le général Maceo, avec ses 6,000 macheteros, détruit ou brûle tout ce qui entrave sa marche. Les libéraux espagnols n'ont rien à craindre. La vie et les propriétés des habitants seront respectées quand ils n'auront rendu aucune assistance au gouvernement.

Si l'Espagne a cherché un général dont la mission est d'annihiler son armée, elle n'en pouvait trouver de meilleur que Martinez Campos, qui ne laisse aucun repos aux pauvres soldats épuisés de fatigue. Ils meurent de faim, car ils sont sans nourriture et sans vêtements sous un soleil brûlant, dans un climat meurtrier.

Le parti autonomiste dit que l'insurrection armée est nécessaire pour forcer le gouvernement à favoriser l'autonomie.

Honte à ces faux patriotes qui mangent le pain misérable que les despotes leur jettent. Les soldats de Mahon, une province espagnole, se sont mis dans les rangs des insurgés.

Les dépenses quotidiennes des espagnols sont de $150,000, et Martinez Campos a déjà perdu dix mille hommes

Les soldats de la garnison de Manzanilla meurent dans les rues de la fièvre ou de la dyssenterie. La famine s'étend à toutes les provinces de Cuba. A Baracoa et à Guantanamo, il y a dix-huit mille insurgés en armes.

Libéraux espagnols, fils de Riego et de Pinto, hurrah pour la liberté! Aux armes! et à bas le gouvernement de la métropole et la tyrannie. Hurrah pour Maximo Gomez!

Signé : Le Comité révolutionnaire de la Havane.

Un partisan de l'argent.

Presse Associée.

Bruxelles, 14 juin—M. Alphonse Allard, qui fut délégué de la Belgique à la conférence internationale de 1892, dans un discours à l'Association Conservatrice, déclare que la politique de protection de la Belgique est le résultat des troubles monétaires qui ont divisé le monde en deux camps hostiles, et causé des changements contraires aux intérêts des pays à étalon d'or, au profit des nations bi-métallistes.

Monsieur Allard dit que la baisse du prix des denrées n'est pas dûe à la trop grande production, mais à la démonétisation de l'argent en 1873

Quoique le mouvement en faveur d'un tarif prohibitif sur les denrées soit le résultat naturel de la protection de l'or, un tel tarif n'apporte qu'un remède purement temporaire.

Le seul remède véritable, continue M. Allard, à la crise commerciale et industrielle est la réhabilitation de l'argent.

L'immense mouvement d'opinion en faveur du bi-métalisme démontre que le monde entier le comprend.

De l'or.

Presse Associée.

Londres, 4 juin—Le steamer Campania emportera demain, de Liverpool, 245,000 livres d'or en barres expédiées au syndicat des bons des Etats-Unis.

L'élection d'Inverness.

Presse Associée.

Inverness, Ecosse, 14 juin—Le résultat de l'élection législative tenue hier dans le comté d'Inverness, pour nommer un successeur à Mac Donald Gregor, le libéral qui a donné sa démission à cause de son dégoût de la politique gouvernementale au sujet d'une certaine loi, sera annoncé demain. Le docteur Donald McRae, Salaliah, est le candidat libéral; Baillie, de Dorchfour, est le candidat Unioniste.

Harriett Beecher Stowe.

Presse Associée.

Hartford, Connecticut, 14 juin—Harriet Beecher Stowe accomplit aujourd'hui sa quatre-vingt quatrième année. Quoiqu'il n'y ait aucune célébration officielle, l'anniversaire est fêtée par ses parents et ses amis; de nombreuses dépêches sont arrivées de tous les points du monde.

Divorce.

Presse Associée.

Londres, 14 juin—Jacob Pincus, l'entraineur des chevaux de course de MM. Croker et Dwyer, a obtenu le divorce. Sa femme est une Anglaise qu'il a épousé en septembre 1894.

Nouvelles Américaines.

TERRIBLE EXPLOSION.
Un grand nombre de victimes.

Presse Associée.

Fall River, Massachusetts, 14 juin—La plus terrible catastrophe qui ait frappé la ville de Fall River depuis l'incendie du Granite Mill, a eu lieu ce matin à la manufacture de harnais de Langley, une construction à quatre étages sur la rue County.

Une chaudière nouvellement installée a fait explosion dans le sous-sol, démolissant une partie de la bâtisse et causant ainsi la chute des étages supérieurs. Il y avait environ quarante-cinq personnes au travail; neuf seulement ont échappé à la mort; ce sont Henry J. Langley, le propriétaire; George E. Davol, le contre-maître; deux jeunes filles nommées Champagne et Desrosiers et trois employés.

Les flammes se sont communiquées aux débris et l'incendie est devenu intense. Les pompiers sont arrivés en toute hâte sur le lieu du sinistre et ont fait des efforts héroïques pour sauver les malheureux emprisonnés. Les cris de douleur des jeunes filles ensevelies sous les ruines se mêlaient aux cris de terreur de leurs amis accourus à la première nouvelle de la catastrophe.

Les voitures d'ambulance sont arrivés en toute hâte, et tout médecin disponible a été envoyé sur le lieu du désastre. Les bureaux et les résidences du voisinage ont été transformés en hôpitaux provisoires.

A neuf heures le cadavre presque méconnaissable d'une femme a été trouvé. L'incendie avait diminué d'intensité, mais il couvait toujours, et le travail de recherches présentait beaucoup de difficultés.

A neuf heures et demie, il était connu que neuf personnes avait échappé. Une jeune fille du nom de Jalbert et sa belle-sœur travaillant au troisième étage ont également réussi à s'enfuir, l'une saine et sauve et l'autre légèrement contusionnée.

Ces deux personnes disent qu'elles ont entendu une détonation terrible suivie d'une secousse; le plancher a semblé se dérober sous leurs pieds, puis est tombé en démolissant la bâtisse entière. Elles ont été assez heureuses pour tomber dans le milieu de la rue.

Les blessés connus jusqu'à présent sont les suivants : Alice Trembley, Nattie Desrosiers, Lea Horton, Adèle Dube, Ida Lepage, Henry Langley, George Davol, le mécanicien Tripp et le contremaître Warren.

M. Langley est dans un état critique; il a été transporté à son domicile.

L'explosion a brisé les vitres de la fabrique Stafford et a aussi blessé plusieurs employés.

La fabrique de harnais est une ruine complète, mais les pompiers sont maîtres de l'incendie. Les restes carbonisés de Robert Murray ont été retrouvés. Le Star Music Hall sert de morgue provisoire; M. Delon, avec des médecins, y est installé.

La machine était placée dans la partie nord-ouest de la manufacture, et avait une force de cinquante chevaux-vapeur. A dix heures et demie, on estimait que trente personnes au moins étaient encore ensevelies sous les ruines.

Le troisième cadavre découvert est celui d'une femme; elle n'a pas été reconnue.

Le maire Green annonce à onze heures que dix personnes ont été tuées et que trois n'ont pas été retrouvées. Quatre cadavres ont été retirés des ruines. Il n'y avait que trente personnes dans la bâtisse au moment de l'explosion. Plusieurs blessés mourront probablement.

L'incendie est maintenant éteint, mais les débris sont tellement amoncelés que le travail de recherches ne peut se faire que très lentement.

Un futur candidat.

Presse Associée.

New York, 14 juin—Watson C. Squire, candidat possible à la Vice-Présidence, et sénateur des Etats-Unis pour l'Etat de Washington, est en ce moment à New York.

Au cours d'une interview sur la situation politique il a est exprimé ainsi :

Harrison, McKinley, Reed et Harrison sont tous des hommes capables.

M. Harrison, de plus, est intéressant en sa qualité d'ex Président, et son habileté est reconnue; il est aussi très remarquable par le sérieux et le style de ses adresses au public.

M. Allison est un des chefs républicains les plus intelligents, un homme consciencieux et très versé dans les affaires publiques. Le gouverneur McKinley est très aimé des ouvriers, un orateur charmant et un homme tout à fait sympathique.

Ce que l'an prochain nous réserve au sujet de la question du monétaire, nul ne peut le prédire. Le cinquante-quatrième Congrès ne s'est pas encore réuni. M. Reed est un fin et brillant parlementaire. Comme tacticien, il marche de pair avec les plus habiles. Peut être des concessions seront-elles faites? M. Cleveland ne peut prendre la position d'un extrémiste.

Moules en papier.

Presse Associée.

Washington, 14 juin—Le consul des Etats-Unis à Bradford, Angleterre, M. Nichols, informe le gouvernement que des personnes de Leicester désirent entrer en négociations avec les fabricants des Etats-Unis pour la fourniture du papier servant à fabriquer les moules des bas et des chaussettes.

Le consul dit que les moules en bois maintenant en usage ne donnent pas satisfaction complète et coûtent très cher; il pense que ces moules pourraient être fabriqués avec une qualité de papier semblable à celle employée dans la fabrication des roues de wagon. M. Nichols désire avoir l'avis des fabricants de papier des Etats-Unis pour les mettre en correspondance avec les Anglais.